



Gadjo Dilo

de Tony Gatlif

Fiche technique

France - 1997 - 1h40

Couleur

Réalisation et scénario :

Tony Gatlif

Montage :

Monique Dartonne

Musique originale :

Tony Gatlif



Romain Duris (Stéphane) Rona Hartner (Sabina)

Interprètes :

Romain Duris

(Stéphane)

Rona Hartner

(Sabina)

Izidor Serban

(Izidor)

Ovidiu Balan

(Sami)

Dan Astileanu

(Dimitru)

Valentin Teodosiu

(Denech)

Florin Moldovan

(Adriani)

Mandra Ramcu

(Mandra)

Résumé

Stéphane, un jeune Français, traverse la Roumanie à la recherche d'une chanteuse inconnue. La seule trace qu'il possède de cette voix tzigane, c'est un nom énigmatique gravé sur une cassette : Nora Luca. Une cassette que le père de Stéphane a écoutée inlassablement pendant les derniers moments de sa vie. Au cœur de la Roumanie, en pleine nuit, glacé par le vent et la neige, Stéphane débarque dans un village désert. Il tombe sur Isidore, un vieux tzigane qui, entre deux gorgées de vodka, insulte les villageois, responsables de l'emprisonnement de son fils. Le jeune français et le vieux tzigane se lient d'amitié...

Critique

(...) Tout est pauvre ici, la gadoue est partout : c'est la vie à l'état brut pour une poignée de tziganes qui reportent vers Stéphane la méfiance d'un peuple habitué à être rejeté plus qu'aimé : les Roumains, en matière de racisme envers les tziganes ne font pas vraiment dans la dentelle... mais Stéphane les intrigue, les touche avec son côté démuné et direct, sa cuite partagée avec Isidore en guise de passeport, et cette histoire dingue qu'il raconte : ce gadjo ne serait donc venu dans ce bled pourri de Roumanie que pour retrouver une chanteuse inconnue, entendue sur une cassette que son père écoutait inlassablement avant de mourir: Nora Luca... Quand les mots des uns ne sont pas les mots des autres, il y a les gestes, il y a les regards, les coups à boire qu'on partage... mais surtout la musique et la danse pour dire

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

le bonheur, le désespoir, le désir, le plaisir de vivre, la douceur de la rencontre ; la musique remplace alors toutes les langues du monde, devient trait d'union sensuel et chaleureux.

Peu à peu, les gamins, les plus vieux, les femmes adoptent ce doux allumé qui commence à se sentir bien et se laisse embarquer dans leurs vies, dans leurs fêtes, leurs mariages, leurs chagrins. Sabina n'y est pas pour rien : c'est la plus sauvage, la plus libre et la plus belle aussi des filles du village, son bref séjour en Belgique lui a donné des rudiments d'un français bancal, ça facilite d'un semblant de compréhension sa relation avec Stéphane. Il cherchait une voix, et c'est toute une culture qu'il découvre, plongeant sans transition au plus intime d'une communauté et de ses préoccupations... pour nous aussi, la découverte est forte, profonde. Les plus beaux voyages ont une fin, hélas... mais certains vous laissent une marque indélébile, l'envie de revenir, à défaut de pouvoir rester. **Gadjo Dilo** c'est un désir de retour, de préserver cette rencontre forte qui vous laisse un goût de tendresse.

Pour la petite histoire, et pour expliquer un peu le goût d'authenticité assez exceptionnelle qui émane de ce film, sachez que Tony Gatlif, grand amoureux des tziganes devant l'éternel a plongé Romain Duris (Stéphane), parisien de souche, ignare jusqu'alors de la Roumanie et de ses tziganes, en plein cœur de ce village bien réel. Les maladresses, l'enthousiasme du héros du film sont d'une sincérité absolue : le Romain qui se cache derrière le personnage de Stéphane n'avait qu'à suivre ses sympathies et ses élans tant sa rencontre avec ces villageois l'émerveillait pour de vrai. Il poussa même la conscience professionnelle jusqu'à tomber en amour, tout comme son personnage, d'une tzigane du coin. De fait s'il y a une vraie patte de réalisateur, un scénario, un montage, la réalité renforce la fiction, lui donne une vérité rare. Transylvanie, Valachie, Bucarest... les images sont magnifiques, mais comme

sans faire exprès, tant le regard qui guide la caméra est un regard d'amour. Quant à la musique, les Gypsy Star, l'orchestre Marin Ionica etc... que vous pouvez d'ailleurs vous procurer en CD, si elle n'est pas le personnage principal du film, elle en est sa respiration, elle l'accompagne, elle est dialogue, échange, élément essentiel de la vie des roms. Pour Romain-Stéphane, le retour à Paris a été difficile : «j'étais complètement retourné. Ce qui m'a vraiment bouleversé, c'est qu'au milieu de cette misère, il y a tant de bonheur, d'amour, tellement de force de vie qu'on prend forcément une claque. Aujourd'hui, je me sens plus riche et plus fort...»

Gazette Utopia n°180

Dernier volet de la trilogie tzigane de Tony Gatlif, après **Les Princes** (1983) et **Latcho Drom** (1993), **Gadjo Dilo** choisit la forme d'une enquête personnelle et ethnologique, sans que l'on sache très bien où commence l'une et où finit l'autre. Le film est le fruit de deux désirs paradoxaux, de deux regards transversaux qui donnent à l'espace une dimension à la fois intime et sociale. C'est en partant sur les traces de son père, que Stéphane (Romain Duris) a rencontré tout un monde. C'est en faisant revivre à l'intérieur de la fiction du film les rites mêmes des tziganes, incarnés à l'écran par des acteurs non-professionnels, que Gatlif parvient à réunir deux points de vue au sein du même film.

Tout procède d'une utilisation filée de la musique. Le film naît autour d'une voix, celle de l'invisible Nora Luca que le jeune héros est venu retrouver, après avoir lu son nom sur une cassette que son père s'était mis inlassablement à écouter avant de mourir. Le voyage n'était donc pas vain, et cette acuité du regard (Gatlif, avant tout, filme les yeux, leur écarquillement et leur inquiétude, comme s'ils captaient tout, aussi bien les images que les sons) fonctionne comme une traque bien plus profonde. La musique figure dans cet

ensemble de correspondances le lieu privilégié de la réconciliation de l'affectif et du populaire, de l'homme en tant qu'individu (musique intime) et de l'homme en tant que membre du clan (mariages et enterrements). L'événement le plus intéressant du film tourne autour de l'enregistrement de la musique, lorsque le projet du héros se métamorphose en désir documentaire. Gatlif aime alors à nous montrer le dispositif de captation sonore (métaphore, à l'intérieur du film, du film lui-même). Dans cette optique, la dernière scène mérite à elle seule qu'on s'y attarde un peu. Stéphane finit par brûler ses bandes et ses instruments de travail, dégoûté par la violence des hommes (le village tzigane vient d'être anéanti par des Roumains). Mais à cet instant s'élève une musique-off (musique mentale, musique tzigane) qui le fait peu à peu danser, sous le regard et le sourire attendris de sa compagne. Finalement, Gatlif avoue l'impossibilité de maintenir sa recherche. A quoi bon enregistrer le réel, si c'est pour voir détruire tout autour de soi ? A quoi sert le documentariste s'il ne peut empêcher l'irréparable ? En avouant cela, Gatlif crée un vrai moment de cinéma où se superposent différentes histoires, différentes strates de mémoire, différentes méthodes de travail, où histoire d'amour (euphorique) et histoire d'un peuple (désastreuse) continuent à résonner ensemble pour construire une œuvre étrangement disproportionnée et émouvante.

Matthieu Orléan

Cahiers du Cinéma n°523 - Avril 1998

Entretien avec le réalisateur

Quinze ans après les Princes, film coup de poing sur les gitans sédentarisés en banlieue parisienne, et cinq ans après Latcho Drom, Gadjo Dilo boucle ce que vous appelez votre «triptyque tzigane». Quel a été le point de départ de cette histoire de gadjo (étranger en langue rom) qui débarque seul dans un village tzigane

de Roumanie pour retrouver une chanteuse ?

C'est l'histoire vécue par plusieurs amis, dont Alain Weber, le musicologue qui a travaillé avec moi sur **Latcho Drom**, qui m'a inspiré. Très jeune, il a quitté sa famille et Paris pour aller en Egypte à la recherche d'un musicien. Près de Louxor, il a rencontré une famille d'origine tzigane et il a vécu avec eux pendant de nombreuses années. Comme certains autres il est entré chez les tziganes, par amour de la musique. Pas pour le folklore. Les touristes, eux, vont dans le midi de la France, à Arles, pas en Valachie, pas en Transylvanie, où il n'y a rien à manger, où il fait froid. La vie y est trop dure. Il faut aimer véritablement les tziganes pour aller dans ces endroits. Quand Alain Weber est allé chez les tziganes d'Egypte, il ne connaissait personne. Comme Stéphane dans le film, sa rencontre avec eux a été un choc incroyable qui l'a marqué pour le reste de sa vie...

Comment Romain Duris a-t-il vécu cette rencontre avec les tziganes ?

Quand j'ai rencontré Romain, à Paris, je l'ai initié à la musique tzigane, pour mieux le connaître. Est-ce qu'il aimait cette musique ? Quelle était sa réaction face à cette musique et à ces musiciens ? C'était essentiel pour moi de découvrir sa sensibilité. Mais je ne l'ai pas amené dans un quartier tzigane. Parce que je voulais qu'il soit exactement dans l'état d'esprit de son personnage. Quand on a commencé à tourner je savais qu'il allait éprouver un choc. Je voulais que ça se déroule en direct, devant la caméra. C'est pour ça que j'ai choisi de tourner chronologiquement. Le jour de sa rencontre avec les tziganes, je l'ai pris à part et je lui ai dit : «Maintenant, ne compte plus sur moi. Je ne serai pas là pour te dire de regarder à droite ou à gauche. Je ne pourrai pas être ce metteur en scène-là. C'est à toi de prendre ta place, en face d'Isidore, des tziganes du village, des musiciens. Parce qu'à partir de maintenant tout sera inattendu. Et toi, il faudra que tu t'imposes.»

Je l'ai débarqué, je l'ai lâché et j'ai filmé ses réactions.

Est-ce que vous aussi, vous êtes parti à l'aventure, sans véritable scénario ? Est-ce que vous souhaitiez vous laisser porter par ce tournage au jour le jour ?

Non, tout était écrit. J'ai concentré dans ce film ce que j'ai vu et vécu depuis 25 ans, depuis **Les Princes** jusqu'à **Latcho Drom**, en parcourant le monde entier. Mais à un moment, la réalité du tournage m'a dépassé. Il s'est passé sur place des choses encore plus fortes que celles que j'avais imaginées dans le scénario. Romain est tombé amoureux d'une tzigane. Et, tout à coup, l'histoire écrite ne collait plus, je ne l'avais pas imaginée ainsi. Alors, j'ai réécrit les quarante dernières minutes du scénario en trois jours.

La découverte de l'autre, qui est l'un des ressorts du film, fonctionne dans les deux sens. Pour les tziganes aussi, il y a la découverte d'un gadjo différent de ceux qu'ils côtoient en Roumanie.

Complètement, et ça je le dois à Romain. Pendant le tournage, il passait tout son temps avec eux. Il mangeait avec eux, les enfants jouaient avec lui, il prenait les bébés dans ses bras. Il n'avait pas peur d'eux comme les Roumains. ... Forcément, un mec comme ça, on l'aime. Isidore l'appelait muro chao (Mon fils).

L'autre personnage clé du film, c'est Sabina, qu'interprète Rona Hartner. Sabina est différente des autres femmes du village tzigane. On a le sentiment que les règles de vie de cette communauté ne la concernent pas.

Parce que c'est une marginale. Elle ne fait plus partie du groupe. Elle peut faire ce qu'elle veut, sa parole ne compte plus. Elle a quitté son mari. Elle peut faire l'amour avec tout le monde. Elle est heureuse, elle danse, elle peut hurler, contredire son père, ce qui est normalement impossible pour une femme tzigane. C'est une femme moderne et libre.

Isidore aussi occupe une place particulière dans ce village.

Oui, c'est une sorte de boulibacha, un mot d'origine turque qui désigne les chefs de village. Mais c'est surtout par sa force de caractère qu'il parvient à imposer ses idées au reste du village. Par exemple, pour imposer aux autres la présence du gadjo, il leur fait croire qu'il est venu dans le village pour apprendre le rom. Ce qui est évidemment faux.

On a le sentiment que vous n'avez pas cherché à aborder de manière frontale, comme l'aurait fait un «film à thèse», les rapports entre les tziganes et les Roumains. Le racisme, la négation de l'autre sont pourtant très présents, grâce à quelques scènes très fortes.

Je pensais que le racisme était plus voyant que ça en Roumanie. Quand on entre dans un café avec des tziganes, il n'y a pas de réflexion déplacée, de gestes hostiles. Non, il se dégage une forme d'indifférence plus pesante encore. C'est comme s'ils n'existaient pas, on sent juste comme un courant d'air glacé qui parcourt la salle. Mais, en même temps, il est clair qu'à la première étincelle, la haine va exploser. Je me suis inspiré de la réalité. Cette haine du tzigane est tellement inscrite dans la culture roumaine, qu'ils ne sont plus considérés comme des êtres humains.

*Dans **Gadjo Dilo**, on découvre Romain Duris dans un nouveau registre, et Rona Hartner, une comédienne feu follet et une nature comme le cinéma en révèle rarement, mais aussi, tous les comédiens tziganes, qui ont une présence à l'écran formidable.*

Autour de Romain et de Rona, je ne voulais que des non professionnels, des gens qui jouent leur propre rôle. J'en ai choisi certains avant le tournage, comme Isidore. Mais quand j'ai commencé à tourner, je n'avais pas tous les personnages. J'ai fait toute une partie du casting sur le tas, presque au jour le jour, avec des tziganes du village qui s'imposaient à moi.

Avec la caméra on était toujours battu par l'imprévu, par les moments de grâce et de magie que nous apportaient ces non professionnels. J'ai mis une semaine à comprendre comment je devais travailler avec Isidore. Ce qui se passe dans le scénario, c'est sa vie. Les mots, les expressions qu'il utilise sont les siennes: «Que je meure, que je crève si je ne bois pas cette bouteille...», le texte il l'avait bien en tête. En revanche, il jouait au premier degré. La scène de l'enterrement, par exemple, je ne lui ai pas demandé de pleurer, je n'avais pas imaginé la scène comme ça. Mais lui dans cette tombe, il voyait son fils, mort quelque temps auparavant. Et les larmes sont venues, naturellement. Aucun acteur n'est capable de cette vérité là.

Comment avez-vous trouvé le village tzigane ?

Je suis allé partout, en Transylvanie, en Valachie, dans la région de Bucarest. Cela dit, je ne voulais pas faire un film d'images, mais de personnages. Les décors sont sublimes en Transylvanie, avec des couleurs incroyables, des maisons peintes. Mais je voulais que ce film se concentre sur les visages, sur les caractères, sur les hommes. Après **Latcho Drom**, je voulais faire un film plus incarné, plus humain. Ce qui m'a guidé ce sont les caractères des gens. Quand j'ai débarqué à Baltani, j'ai trouvé dans ce village des gens extraordinaires. Ils se fichaient totalement de l'Etat, de la Roumanie ou de la France ! Ce sont des anarchistes à cent pour cent. Mais c'est un village très noble, des gens d'une force et d'une puissance incroyables. Baltani est à soixante kilomètres de Bucarest. C'est un ghetto au milieu de la campagne. Autour il n'y a rien, personne. Parce que les gens ont peur de ces tziganes qui se moquent de tout et ne craignent personne, pas même la police... Si on leur coupe l'électricité, ils se branchent directement sur un pylône, comme je le montre dans le film. D'ailleurs, pendant le tournage, ils étaient mes conseillers techniques !

Gadjo Dilo se permet certains clins d'œil, notamment quand Romain Duris traverse pour la première fois le village et que les tziganes lui envoient à la figure tous les clichés que nous leur réservons d'habitude !

«Regarder, c'est un voleur ! son sac est rempli de poules.» Eux étaient heureux, parce qu'ils se vengeaient. Ils ont adoré dire ça. Parce que personne ne passe chez eux. Là ils se sont lâchés : «c'est un bandit, il va nous voler nos femmes.» Ils refoulaient des siècles de frustration.

Vous dites que vous n'avez pas cherché à soigner l'image, pourtant les cadrages et la lumière de ce film sont magnifiques.

C'est quelque chose qui m'a échappé. Après **Latcho Drom**, un film où la beauté formelle me paraissait essentielle pour exprimer mon amour des tziganes, j'avais besoin d'exprimer quelque chose de brut. J'avais besoin de vérité, de tout dire, sans filtre. C'est pour ça que je laisse parler les tziganes avec leur langage cru, que j'ai levé le voile sur certains tabous, des choses qui normalement ne sortent pas de leur monde. Si l'image est belle, c'est qu'elle s'est imposée, qu'elle s'est faite malgré moi. Si c'est beau, c'est par accident.

Contrairement à Latcho Drom, la musique n'est pas dans Gadjo Dilo l'élément moteur du film. Elle est pourtant très présente et le film renvoie en écho les émotions que dégage la musique tzigane, à la fois sensible et romanesque, drôle, tragique et brute.

C'est une musique qui crie la peur et la douleur d'un peuple qui a mal à son âme. C'est pour ça que la musique tzigane est belle. Sinon, musicalement, elle part dans tous les sens, c'est plein de fausses notes, les instruments sont bricolés avec n'importe quoi. Mais cette musique est un cri de douleur, une douleur ancestrale qui vient de l'âme de tout un peuple. C'est de la révolte pure, rien n'est fabriqué, tout est crié. Et c'est effectivement comme ça que j'imaginai ce film.

On ressent dans le film une force et une puissance uniques, qui vient des personnages, de leur beauté intérieure, de leur liberté.

Moi, je voulais faire un film libre, un film d'anar. Et je crois qu'en fait, c'est mon film le plus abouti non pas en termes d'image, mais en termes de sincérité. La poésie de ce film, c'est la vie qui l'amène. C'est en cherchant cette vérité cette sincérité-là que j'ai trouvé, malgré moi cette poésie du réel. **Gadjo Dilo** est le dernier volet de mon triptyque sur les tziganes, après **Les Princes** et **Latcho Drom**. J'ai eu envie de me lâcher, de tout dire.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Tony Gatlif est né le 10 septembre 1948 à Alger. Il a quitté l'Algérie, comme beaucoup, au tournant des années soixante. Le cinéma est venu à lui, dans le sillage de sa première Ecole. Un préfabriqué, monté en 24 heures sur un terrain vague, dans lequel les autorités avaient le plus grand mal à attirer les jeunes enfants du bidonville.

Filmographie

La tête en ruine	1975
La terre au ventre	1978
Corre Gitano	1981
Les princes	1983
Rue du départ	1985
Pleure pas my love	1988
Latcho Drom	1992/93
Mondo	1995
Gadjo Dilo	1997
Swing	2002

Documents disponibles au France

Première n°253 - Avril 1998
Positif n°446 - Avril 1998